

# SCÈNES



## THIS SONG FATHER USED TO SING

(THREE DAYS IN MAY)  
THÉÂTRE  
WICHAYA ARTAMAT

*Vingt ans durant, un frère et une sœur célèbrent la mémoire de leur père. Une pépîte venue de Thaïlande.*

TTT

Au mur, le portrait d'un homme qu'éclairent des bougies. À l'opposé, deux jeunes gens assis face à face. Il est absorbé par son portable et sirote une canette de bière. Elle le fixe sans ciller et cela dure. Un temps long sans être creux pour le spectateur aux aguets du moindre signe... tels ces reniflements à répétition. Elle a «attaqué» la première, et leur joute patiente, tissée d'infos minimales, file ainsi jusqu'à la fin. Par élucidations progressives, entre la cuisson du riz et le service du thé, on saura tout. Ils sont frère et sœur. Elle est l'aînée, célibataire, en passe de reconversion. Lui étudie le théâtre dans la capitale. Ils se

retrouvent chaque année pour quelques jours en mai (*Three Days in May*) dans cette maison familiale abandonnée, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de leur père. Et tentent d'accomplir les offrandes rituelles.

On connaît très peu en France le théâtre contemporain thaïlandais. Ce spectacle, venu de Bangkok, est proposé par Wichaya Artamat, autrefois formé au cinéma documentaire et invité pour la seconde fois au Festival d'automne. Le texte, écrit en 2015 par l'auteur-metteur en scène à partir des improvisations de ses deux acteurs d'une placidité hypnotisante, progresse avec une science maîtrisée de la dérision. Au fil de trois époques coulissant sur une vingtaine d'années rythmées par des coups d'État, les deux personnages vieillissent. Mais leurs rapports changent peu. Curiosité insistante de l'aînée sur les choix du jeune frère – il est gay et fait du théâtre «vu par personne». Taquinerie grinçante en retour de la part du cadet.

Tous deux s'échangent des souvenirs, s'en inventent. Le portrait du père se dessine : un Chinois débarqué en terre étrangère, fumant beaucoup et chantant sans cesse une chanson

Parnrut Kritchanchai et Jaturachai Srichanwanpen, d'une placidité hypnotisante.

mélancolique de la star Teresa Teng (1953-1995), née à Taïwan. Tout ici fait sens et touche, malgré les références que le public occidental a parfois du mal à identifier. Artamat dit aimer le cinéma d'Antonioni, on parierait aussi qu'il s'inspire de Tchekhov dans ce théâtre subtil où l'on voit quelque chose mourir sous nos yeux, alors que la tendresse subsiste.

— **Emmanuelle Bouchez**

| 1h40 | Le 18 octobre à Choisy-le-Roi (94), Festival d'automne, tél. : 01 53 45 17 17 ; du 20 au 22 octobre, Théâtre Garonne, Toulouse (31), tél. : 05 62 48 54 77.

## SUREXPOSITIONS (PATRICK DEWAERE)

THÉÂTRE  
MARION AUBERT

TTTT

Voilà quarante ans que sa dégaine de râleur lunaire nous manque. Patrick Dewaere (1947-1982) a disparu comme la comète qu'il fut dans le cinéma des années 1970, des *Valseuses* de Bertrand Blier à *Série noire* d'Alain Corneau. Sans être obsédée par les raisons de son suicide, cette «enquête» creuse les registres de sa terrible mélancolie. Entre loges de théâtre et studio de tournage, costumes et peruques sont échangés à vue par des interprètes jouant tous les rôles : l'enfant qui pousse comme une herbe folle, la vedette dans l'ombre de Gérard Depardieu, l'amant fou de Miou-Miou (coup de chapeau à l'actrice !), le pilier du Café de la Gare et le copain de Romain Bouteille. Tout le petit monde de Dewaere défile, avec extraits de tournage à l'appui. Celui des *Valseuses* vaut son pesant d'or. Nudité potache et quête de plaisir, tout est assumé mais replacé – avec distance – dans le contexte post-68 de l'époque. Marion Aubert, l'autrice de cette pièce, réussit ici un portrait contrasté d'un acteur qui mélangeait l'art et la vie dans un cocktail explosif. Et la compagnie Le Souffleur de verre, à l'origine de la commande, tient le pari ! — **E.B.**

| 1h50 | Du 13 au 23 octobre, Théâtre des Célestins, Lyon (69), tél. : 04 72 77 40 00 ; le 10 décembre, Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon (30)...

## Wichaya Artamat dans l'intimité d'un frère et une sœur endeuillés



©Wichaya Artamat 1

Dans *This Song Father Used to Sing (Three Days in May)* présenté au festival Actoral à Marseille puis au Théâtre Paris-Villette dans le cadre du festival d'automne, Wichaya Artamat chronique avec subtilité et sensibilité le rapprochement d'un frère et d'une sœur ponctué de tendres mélodies populaires.

Découvert la saison dernière à la MC93, l'artiste thaïlandais mettait en scène un groupe d'amis rassemblé pour célébrer un étrange anniversaire dans une pièce où se racontait en filigrane l'histoire politique complexe et touffue de son pays. *This Song Father Used to Sing (Three Days in May)*, la deuxième pièce de Wichaya Artamat montrée en France, se présente comme une toute autre célébration aux accents plus graves et touchants. Elle s'apparente à un rituel du souvenir, celui d'un père décédé et dont l'absence renforce les liens indéfectibles qui unissent malgré eux un frère et une sœur aussi familiers qu'étrangers l'un à l'autre. Tout semble opposer l'étudiant en art et gestion culturelle qui rêve de faire du théâtre, fume et boit de la bière dès les premières heures de la journée, ne se couche jamais, adopte ainsi un style de vie bohème qui suscite la désapprobation de sa sœur plus rangée, toujours soucieuse des bonnes conduites à appliquer.

**Sans renoncer à l'intrigue, même si l'action se caractérise par une radicale épure, Wichaya Artamat signe une œuvre dont la spécificité tient à son rapport au langage.**

Les dialogues qui adviennent de manière taiseuse, elliptique, pudique, ont le pouvoir de faire entendre les mots échangés tout comme ceux qui ne sont pas directement exprimés. Les personnages donnent d'abord l'impression de se parler sans véritablement se connaître, se comprendre. Sur un rythme d'une lenteur étirée totalement enivrante, *This Song Father Used to Sing (Three Days in May)* laisse s'installer des morceaux de vie consécutifs, tout en belle intimité et en sobriété. En dilatant ou contractant le temps qui s'étale sur plusieurs années, et sur un ton hyper-feutré, la pièce laisse affleurer et s'effleurer une variété de sujets intimes et d'émotions contenues.

Faiblement éclairée de lumières nocturnes, la scène se teinte d'une aura onirique sous l'éclat d'une boule à facettes ou d'un lâcher de bulles de savon. L'espace réaliste de la maison familiale, un simple salon-cuisine spartiatement équipé à Bangkok, prend parfois la forme d'un rêve suspendu. Pour autant, la représentation peut s'appuyer sur des éléments très concrets comme l'est la nourriture qui favorise la communication entre les personnages assis autour d'une petite table ronde, buvant du thé, se délectant d'une part de gâteau ou d'un bol de riz. Leurs moments partagés est joliment rythmé de chansons de variété asiatiques dont la portée affective joue à fond la carte émotionnelle.

Alors qu'ils apprennent à se connaître, à se dévoiler, à se rapprocher l'un de l'autre. Ce duo frère-sœur, banal en apparence, devient un sujet de profonde fascination.

**L'élégante délicatesse et la force mélancolique des deux interprètes séduisants et gracieux y sont pour beaucoup.**

## Actoral à l'heure thaïlandaise

Avec *This Song Father Used to Sing – (3 Days in May)*, le metteur en scène Wichaya Artamat dessine par touches délicates la relation d'un frère et une sœur qui une fois l'an honorent la mémoire de leur père défunt selon un rituel chinois. Nous l'avons vu à Actoral, à Marseille, festival de découvertes et de créations, qui se poursuit jusqu'au 9 octobre.

Il est désagréable d'avoir le nez qui démange, surtout quand on n'a pas de mouchoir. Face à son frère en train de siroter une bière les yeux rivés sur son téléphone, une jeune femme se frotte régulièrement le visage pour atténuer l'irritation. Discrètement elle s'essuie les doigts sous la table à laquelle tous deux sont assis. Le frère apporte une deuxième canette pour sa sœur qui la repousse. Ces détails minimes parmi d'autres en ouverture de *This Song Father Used to Sing – (3 Days in May)* installent d'emblée le climat à la fois intimiste et fantasque de ce spectacle du metteur en scène thaïlandais Wichaya Artamat présenté pour la première fois en France au Mucem à Marseille dans le cadre du festival Actoral.

Nous sommes à Bangkok dans la maison de leur père le jour anniversaire de son décès un 17 mai. Lui est comédien et suit en même temps à Singapour une formation universitaire en art et gestion culturelle. Elle a délaissé le yoga pour suivre des cours de cuisine. « Quel genre de cuisine ? », interroge le frère. « Cuisine à la demande » répond la sœur. Les dialogues très bien écrits abondent en reparties comiques ou gentiment vachardes. Souvent leurs avis divergent. La cuisson du riz, par exemple – doit-il être mou ou tendre ? Le dilemme a son importance car le riz est destiné à leur père. On comprend qu'ils sont là pour lui rendre hommage conformément à un rituel chinois. En témoigne la présence en haut d'une colonne de son portrait, éclairé par deux bougeoirs électriques. Mais aussi de la chaise vide près de la table alors que ses enfants s'assoient sur des tabourets. Tout le sel de ce spectacle construit par petites touches délicates tient au décalage entre la solennité supposée du rituel et la désinvolture des deux enfants. Ils n'ont pas les mêmes souvenirs de leur père. Fumait-il ou pas à la fin de sa vie ? Était-il myope ou presbyte ? Fredonnait-il réellement des chansons de Teresa Teng ? Ces chansons étaient-elles en chinois ou en japonais ? Chaque affirmation est aussitôt débattue, comme s'ils se livraient à jeu de société. On apprend au passage que le fils est fan de Leslie Cheung qu'il appelle aussi « papa ». D'un commun accord, ils décident d'exhumer la dépouille paternelle pour la rapatrier sous forme de cendre dans sa maison. Ils ont du mal en revanche à s'accorder sur la date de sa mort. Les deux scènes suivantes ont lieu un 25 mai quelques années plus tard ; puis un 15 mai. Elles s'ouvrent à chaque fois par la question : « Comment va papa ? ». Le rituel qui consiste notamment à plier du papier doré est progressivement détourné quand le fils se met à faire des avions. Il a apporté une pâtisserie pour le père, mais sa sœur en avait déjà cuisiné une autre plus conforme selon elle aux goûts du défunt. Ils en mangent la moitié. Quand ils se revoient le temps a passé. La maison est en vente. Le portrait du père est descendu de son piédestal et installé sur la chaise vide pour partager ce dernier repas avec eux. Ils l'imaginent déjà réincarné. Considérant désormais que le rituel n'a plus de raison d'être, ils spéculent sur leur avenir une fois transformés en cendres en se demandant où ils aimeraient flotter. L'occasion une fois encore d'un dialogue aussi charmant qu'irréel avec toujours à la clef leur délicieux sens de l'humour qui les fait se transporter au-dessus de la Turquie ou encore au fond des mers là où plus jamais il ne sera question de flotter. Fin et profondément spirituel, ce spectacle qui constitue le premier volet d'une trilogie est une pure merveille.

## Ouverture du festival Actoral : Jour 1

*Du 9 septembre au 9 octobre, le festival international Actoral (arts et écritures contemporains) se tient à Marseille. Toute La Culture vous emmène dans ce week-end d'ouverture qui se déroule entièrement au MUCEM. Retour sur le jour 1 du prélude, vendredi 9 septembre.*

### **This Song Father Used To Sing – (3 Days in May), Wichaya Artamat**

Qui n'a jamais été obligé, dans un moment de réunion familiale, de faire la conversation à un frère, une sœur, un parent ou un cousin avec qui il ne pensait rien avoir en commun ? Wichaya Artamat choisit le moment et le lieu du deuil, pour parler de cette impossibilité à communiquer et des liens qui persistent malgré tout.

De longs silences, des questions posées en boucle... Cette comédie poétique et sensible interroge les barrières que provoque le langage dans les moments de deuil. Un frère, se rêvant comédien et une sœur, fan de yoga et de cuisine, pensant ne rien avoir à se dire se retrouve ensemble à veiller leur père.

S'ils ne parlent pas ou parlent peu, ou plutôt ne disent pas grand-chose d'eux, leur complicité (re)naît autrement : faire à manger, boire du thé ou de la bière, fumer. Avec humour et délicatesse, la mise en scène sert le propos : le décor est simple, mais parlant. La fenêtre à barreaux épais qui évoque une prison s'ouvre à la moitié de la pièce, les lumières tamisées se font plus lumineuses. Pendant 1h30, la scénographie simple va chercher le mouvement dans l'immobilité : le décor ne change pas, mais des détails interviennent pour y mettre du dynamisme (une boule disco, des bulles...).

Le père – dont la présence constante est matérialisée par une troisième chaise vide autour de la table – est le seul lien entre ces personnages que tout oppose. Au fur et à mesure de la pièce, ils se rencontrent à travers lui, évoquant chacun la version idéalisée qu'ils en avaient, comme si parfois les relations ne tenaient qu'à un être.

**Rachel Rudlof, 10 septembre**



# Le Monde

(...)

Le spectacle de Marcus Lindeen donne bien le ton de cet Actoral, très politique mine de rien, mais où les questions qui traversent notre monde en miettes sont abordées par le prisme de l'intime. En témoigne aussi l'auteur et metteur en scène thaïlandais Wichaya Artamat, qui a présenté, pour la première fois en France, sa pièce *This Song Father Used to Sing (Three Days In May)*.

Artamat y met en scène un frère et une sœur, sur trois années distantes dans le temps, qui se retrouvent, à la date anniversaire de la mort de leur père, pour célébrer le culte des ancêtres. Lui étudie le théâtre et le management, elle a un studio de yoga qu'elle va délaïsser pour se lancer dans la cuisine. Dans le petit appartement qui était celui de leur père, le temps s'étire, les souvenirs remontent par bribes effilochées.

Peu à peu, sous la surface des choses, le quotidien un peu absurde – le riz du repas au défunt a brûlé dans le rice cooker –, on découvre qu'ils ont sans doute du mal à trouver leur place dans une société thaïlandaise pas forcément très accueillante pour les « déviants », quels qu'ils soient. Le frère est probablement homosexuel, la sœur, peu disposée à correspondre au cliché de la belle Thaïlandaise pour touristes occidentaux.

(...)

**Fabienne Darge, *Le Monde*, 17 septembre 2022**



## Festival Actoral : désirs phocéens

(...)

La première française de « This Song Father Used to Sing (Three Days in May) », créé en 2015 et présenté cette année en tournée au Festival d'Automne, est assez représentative du naturalisme poétique et du documentarisme social du Thaïlandais Wichaya Artamat. Chaque année, à la date-anniversaire de la mort de leur père, un frère et une sœur se retrouvent pour une routine chinoise commémorative. Le père est l'absent omniprésent, évoqué à chaque dialogue, celui pour qui on débat de la cuisson du riz ou des préférences en matière de dispersion des cendres.



Mais c'est aussi une figure fantomatique dont on ne saura jamais rien, tant le passé n'a ici aucune espèce d'importance, Artamat préférant la focalisation sur un pur présent animé par une très beckettienne dramaturgie de l'absurde.

Etirant la matière théâtrale de son huis clos minimaliste en trois longues et lentes séquences antispectaculaires, au risque d'un ennui calculé, il parvient à saisir davantage que son objet d'étude apparent. Car du léger décalage entre les personnages avec le monde – le frère complètement scotché à son téléphone portable, la sœur distraite et évaporée – surgit un émouvant scénario du

renouement. Ancré dans la réalité de la Thaïlande contemporaine, ponctué de références iconographiques et musicales, à sa pop culture, le théâtre d'Artamat est avant tout une exploration minutieuse et ludique de l'intime.

Mathias Daval, 13 septembre 2022